

Marc Angenot

«Monstres en soutane» et autres figures du monstre moral en France avant 1914

Je diviserai mon exposé en deux parties: la première comportera des considérations générales sur la place du *monstre moral* dans la dernière moitié du 19^e siècle en France et son inclusion au cœur d'une culture de la haine, d'une *Cultivation of Hatred*, qui, en suivant Peter Gay, pourrait caractériser toute l'époque d'avant 1914. La seconde illustrera ces considérations en faisant l'anatomie d'un monstre moral éminent de la Belle époque, le *monstre en soutane*.

□ DOCTRINES DE HAINE ET MONSTRES MORAUX

Je partirai de la thèse développée par Michel Foucault dans une de ses cours au Collège de France (publié en 1999) : le *Monstre moral* est la figure dominante des représentations sociales du 19^e siècle.¹

En clé médicale, ce sont tous ces «anormaux» engendrés par la société moderne tout en étant porteurs d'un lointain et délétère atavisme; c'est, au premier chef, le «pédéraste» et la «saphiste»; c'est aussi le «criminel-né», la «prostituée-née» chez Cesare Lombroso, c'est le «dégénéré» dans la théorie de la dégénérescence, dans le fameux essai *Entartung* de Max Nordau (avec comme études de cas probantes de névrosés dégénérés, Mallarmé, Maeterlinck). En clé politique, c'est le «Bourgeois exploiteur», pour les socialistes, c'est le «Monstre en soutane» qui salit les enfants du peuple pour *La Lanterne* et la presse anticléricale de la Belle Époque et dont je vais parler; c'est enfin le «Juif», conspirateur mondial et fauteur de rituels sanguinaires, de «crimes rituels» – ces rituels que Freud au 2^e chapitre de sa *Traumdeutung* rappelle comme *Blutbeschuldigung* – c'est à dire les Juifs comme vampires de petits enfants chrétiens innocents.

Les ouvrages écrits contre le socialisme et l'anarchie – ceux publiés à partir de 1880 – substituent à l'argumentation contre les doctrines le *diagnostic* du socialiste alcoolique, détraqué congénital, dégénéré et criminel, – «criminel-né», c'est toujours la catégorie que le Dr Cesare Lombroso, fondateur de la criminologie, applique aux anarchistes, aux révolutionnaires et autres *antisociali*.² Le premier avantage de cette approche, c'est qu'elle fait conclure d'avance à «l'inutilité de toute discussion avec les défenseurs du nouveau dogme».³ Il n'est que de les diagnostiquer et de les mettre hors d'état de nuire. Les chefs socialistes, selon l'éminent sociologue Gustave Le Bon, «sont des demi-hallucinés, dont l'étude relèverait surtout de la

¹ Foucault, Michel. *Les Anormaux. Cours au Collège de France*. Paris: Gallimard / Le Seuil, 1999.

² Cf. Notamt. Lombroso, Cesare. *Études de sociologie. Les anarchistes*. Paris: Flammarion, 1896. Traduction sur la 2^e édition de *Gli anarchici*. Torino, 1894.

³ Le Bon, Gustave. *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1898. Dépouillé sur la 7^e édition, Paris: Alcan, 1912, 4.

pathologie mentale, mais qui ont toujours joué un rôle immense» et néfaste dans l'histoire.⁴

Je suis donc bien d'accord avec l'idée centrale du cours de Foucault. Je souhaite d'abord rapprocher la thèse foucauldienne, celle d'un siècle où chaque camp politique avait son monstre moral dans le camp adverse, d'une fin de siècle qui, appuyée par tous les doctes et les penseurs, percevait la société comme hantée par des hordes d'*anormaux*, de l'analyse que faisait le libéral Anatole Leroy-Beaulieu de ce qu'il avait dénommé les «Doctrines de haine».⁵ Sans doute, le penseur libéral de la Belle Époque et le penseur post-moderne mort en 1985 n'ont guère en commun qu'une chose – mais elle est essentielle: elle revient à prendre à bras le corps la totalité du discours politique (et, en ce qui concerne Foucault, du médical, du juridique etc.), englobant des idéologies que tout oppose et tirant de leur confrontation une *figure transverse*.

Il est évident que cette approche de la totalité permet à tout le moins d'éviter d'attribuer à un secteur donné ce qui se constate partout en cherchant bien. En subsumant anticléricalisme, antisémitisme et antiprotestantisme sous la catégorie des «doctrines de haine», en les montrant s'exciter mutuellement, tout en partageant les mêmes paradigmes et les mêmes sophismes soupçonneux, antisémitisme et anticléricalisme étant présentés comme «la contrepartie et comme le pendant l'un de l'autre»⁶, Leroy-Beaulieu ne pouvait que profondément déplaire aux deux camps à la fois et, en ce qui concerne sa destinée posthume, son schéma dérangent n'a guère été repris en considération ou même rediscuté par les historiens. D'autant que l'économiste faisait porter la faute la plus lourde de la «guerre civile morale» où la France était plongée à la plus anciennement apparue des trois idéologies et la seule soutenue par l'appareil d'État, allant jusqu'à écrire: «Sans l'anticléricalisme, nous n'aurions peut-être pas eu d'antisémitisme, et encore moins d'antiprotestantisme.»⁷

Pour compléter ces analyses de jadis, j'ai rappelé toutefois, dans un petit livre de 2001 intitulé *L'ennemi du peuple*, que le plus grand et plus hideux des monstres moraux et le plus durable objet de haine collective entre 1830 et 1914 a été le *bourgeois capitaliste*. Ni Leroy-Beaulieu ni Foucault n'ont pris en considération ce qui forme à l'évidence la masse de l'objet virtuel, – monstre moral et doctrine de haine. Il semble d'ailleurs bien, étant donné son caractère central et moteur, que la haine ouvrière et socialiste du bourgeois fut, par transposition ou par réaction, le modèle à la fois et le stimulant de la plupart des autres désignations à l'opprobre public d'un monstre inhumain comme ennemi du peuple.

Dire que les grandes espérances portées par le socialisme étaient inséparable de la dénonciation haineuse et du portrait hideux des supposés bénéficiaires et maîtres d'une société inique n'est certainement pas faire découvrir du neuf, mais cela oblige à regarder de près cette évidence et

⁴ P. 99.

⁵ Leroy-Beaulieu, Anatole. *Les doctrines de haine: l'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme*. Paris: Calmann-Lévy, 1902.

⁶ Leroy-B., 47. Il ajoute : «l'anticlérical raisonne tout comme l'antisémite; il voit, lui aussi, partout des influences occultes et des moteurs secrets». 51.

⁷ P. 19.

à chercher à en comprendre la portée. On peut soutenir que l'antisémitisme, apparu d'abord du côté des socialistes utopiques, doit être tenu, en partie du moins, pour un avatar et un détournement de la haine anti-bourgeoise, anti-capitaliste. Et que l'anticléricisme a été délibérément instrumentalisé par les radicaux au pouvoir comme un moyen de rallier les classes populaires à la république «bourgeoise» étant donné que, depuis Blanqui et les blanquistes, la haine du «curé» avait été profondément intégrée aux objets de haines du socialisme émergent.

De sorte que de proche en proche, les ainsi nommées «doctrines de haine» se trouvent co-extensives au champ politique du long 19^e siècle et qu'il faut reconnaître qu'elles ont pénétré particulièrement les grands idéaux humanitaires et progressistes, ces utopies du bonheur prochain des hommes délivrés de l'injustice et du mal qui se muèrent en programmes positifs aux alentours de 1830. Pour parler comme ferait un moraliste – le contraire d'un historien – la haine à l'égard d'un groupe ciblé de Méchants semble le revers obscur d'une médaille dont l'avvers est souvent marqué des signes de l'idéal, du dévouement et de l'espérance.

□ DÉTRUIRE, DISAIENT-ILS

L'œuvre d'histoire psychologique de Peter Gay, *The Cultivation of Hatred* (1993) aide à comprendre l'étendue et la diversité des expressions de cette culture de la haine avant 1914, 1914 qui en est évidemment l'acmé, mais à deux réserves près, l'une qu'elle ne sort pas d'une analyse des mentalités et des mœurs bourgeoises, et l'autre qu'elle n'envisage pas, du moins centralement, la question des militantismes et des idées politiques.⁸ Mon affaire est celle de haines fixées en doctrine et légitimées par une espérance – et d'autre part de haines «conscientes et organisées», de passions politiques ayant atteint un point de «perfection» dans la cohérence, la continuité et la véhémence – selon les critères de Julien Benda, seul héritier direct avec sa *Trahison des clercs* (1927) de Leroy-Beaulieu.⁹

Il faut penser une *culture de la haine* propre à la première modernité, celle qui va de la révolution industrielle aux conflagrations mondiales. Homme de ce siècle, Georg Simmel écrivait en axiome de sa *Soziologie*, «l'être humain est doté d'un besoin inné de haïr et de combattre».¹⁰ Ce qui revient à conjecturer sur la raison du développement de cette culture de la haine et de son hégémonie, sur la multiplicité de ses formes d'expression et sur le fait de sa «routinisation». Pour la comprendre et en faire le moyen d'expliquer à son tour la prolifération de doctrines de haine comme telles, tant celles indexées sur la réaction, sur le retour à un âge d'or détruit, que sur le «progrès», tant portées par l'horreur du monde moderne que confiantes dans l'utopie d'une Société nouvelle qui sera moderne sans iniquités et sans absurdités, il faudrait mesurer *la profondeur et l'ampleur* des traumatismes produits par la révolution industrielle et par les

⁸ Gay, Peter. *La culture de la haine. Hypocrisies et fantasmes de la bourgeoisie de Victoria à Freud*. Paris: Plon, 1993. Trad. de *The Cultivation of Hatred*.

⁹ *La trahison des clercs*. Paris: Grasset, 1927.

¹⁰ *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, 1902, 261-2. Cité par Peter Gay, loc. cit.

révolutions démocratiques qui l'ont accompagnée – partant, l'ampleur des déboussolements et des frustrations engendrés par eux. Si, en une formule brève mais que je crois prégnante, on fait de la modernité un dispositif de *déterritorialisation permanente* qui déstabilise un à un tous les territoires symboliques reconnus, qui inverse continûment les “valeurs” et prive les humains de repères, qui élargit douloureusement l'écart ontologique entre la “conscience” et le cours du monde, inique et frustrant – et ce, alors que les illusions des religions révélées se voient fermer l'avenir – on peut aborder les Grands récits comme un moyen, mi-parti d'action collective et mi-parti de chimères dénégatrices, d'opposer au cours du monde une contre-proposition.

Le concept du *Bouc émissaire* selon René Girard peut nous servir aussi dans ce contexte (il a beaucoup fait service dans l'histoire de l'antisémitisme) comme sert aussi le concept freudien de *projection* (canalisant les pulsions agressives du moi vers un autre, scélérat et infâme; le dégoût du bourgeois débauché a pour contrepartie, on l'a vu, l'image sublime du militant dévoué à l'humanité souffrante). Ils ne s'appliquent que trop bien pour contribuer à expliquer la violence des discours, les amalgames, les hyperboles, le ressentiment et ses sophismes, les dénégations. On ne peut cependant les utiliser *tout de go*: en histoire des idées politiques, ces concepts invitent à des discriminations intuitives entre des objets de haine qui seraient *plus* illusoire et plus fantasmatiques et dénégateurs que d'autre. Ceci va contre la règle du scepticisme méthodologique. On risquerait – avant d'avoir posé le problème dans son ampleur – de pousser au noir certaines haines de jadis et de naguère pour en légitimer jusqu'à un certain degré certaines autres – après tout, le mal existe – et il resterait à faire passer le tout à la moulinette du «malheur des temps».

Utopies réactionnaires et révolutionnaires ont eu en commun, et ce n'est pas peu, de vomir en bloc le monde présent et de prétendre travailler à sa destruction. *Détruire*, dans les gnosés modernes, tel était le mandat des Justes. La haine des suppôts scélérats du monde présent n'en était qu'un corrélat. Elles ont, ces deux sortes d'utopies, créé des systèmes qui permettaient à tout le moins d'affirmer le peu de réalité de ce *mundus inversus*, ce monde à l'envers voué à l'effondrement prochain. Le progrès même était une *démonstration* (et, paradoxalement, une démonstration *circulaire*): il était une démonstration de l'avenir heureux inévitable par le passé atroce – et le moyen de distinguer, par le test de cet avenir assuré, ce qui était prometteur et bon, et ce qui était mauvais et *donc* condamné à disparaître dans le présent. Ça a été, de fait, la contradiction créatrice de la «pensée sociale» moderne, contradiction essentielle, mais féconde en images et en projets: l'humanité progressait sans doute inexorablement depuis les temps primitifs, mais il convenait d'expliquer dans ce cadre comment la société actuelle, avec ses promesses non tenues et tous ses vices, avec le bonheur qu'elle procurait aux scélérats et le malheur des innocents, était le *pire* des mondes possibles et, en dernière analyse, pire que les barbaries passées. Le mal y triomphait, les méchants et les parasites y tenaient le haut du pavé, les victimes étaient innombrables. *Abysus abyssum invocat*, la pierre allait au tas, le mal engendrait le mal.

□ ÉTIOLOGIE ET TYPOLOGIE DU MONSTRE MORAL

L'ennemi du peuple n'est pas seulement un adversaire puissant, il doit être dépeint comme un

être dégradé, pratiquant le mal pour le mal, mis par ses crimes en dehors de la commune humanité. Sa perverse abjection est la prémisse dont le sort qu'il y a lieu de lui réserver sera la conclusion.

Le bourgeois, parmi nos monstres du siècle a été fréquemment animalisé ce qui est le trope par excellence de l'exclusion de la commune humanité. On trouve chez les socialistes deux groupes de métaphores avec quelques minces variations. Suceur de la sueur et du sang du peuple, «engraissé» par eux, le bourgeois est devenu, dès 1848, un «parasite», une «vermine» (qu'il faudra «balayer»), une «sangsue», un «vampire», une «pieuvre». Exemple de cette phraséologie:

ASSASSINÉS PAR LES COMPAGNIES. 1000 victimes de la pieuvre financière attachée aux flancs ouvriers pour la sucer dans ses sueurs, dans sa chair et dans son sang.¹¹

Dévorateur de la chair ouvrière, vorace, insatiable, le bourgeois est d'autre part, un «fauve» («les grands fauves de la finance...»; on rencontre surtout les «loups-cerviers de la finance»), il est une «bête féroce», un «tigre cruel», un «chacal qui se délecte en lapant le sang de ses victimes»¹², un «vautour» («sa rapacité de vautour à l'égard du prolétaire»).

□ LA RÈGLE DE L'ENNEMI UNIQUE

Contigu à la sophistique du ressentiment et aux distorsions qu'elle engendre dans les réquisitoires tous azimuts contre les «privilegiés», il y a ce trait de toute rhétorique de combat que j'ai appelé dans *La parole pamphlétaire*, la règle de l'ennemi unique. Il faut que l'ennemi n'ait qu'une seule tête pour pouvoir l'abattre plus commodément. Trouver l'Ennemi ultime est une *Eureka-Erlebniß* comme dit l'allemand: *le cléricisme, le militarisme, le judaïsme etc., voilà l'ennemi!* – quelles formules et comme tout devient simple! Et il ne faut surtout pas que le militant soit tenté de nuancer ou graduer son manichéisme. Jules Guesde le martèle à ses troupes marxistes: «Ils sont tous les mêmes, nos bourgeois les plus divers de politique et de croyance etc.»

Plus on va aux extrêmes, plus l'ennemi unique est englobant et plus l'herméneutique de haine écarte les «apparences» pour le dépister sous ses divers déguisements. Dans l'anarcho-syndicalisme, Pie X et Karl Marx sont un peu étonnés de se trouver dans le même camp. Quoi de plus simple et de plus juste pourtant avec un critère absolu:

La réaction, c'est le parti de l'autorité qui s'étend de Rome jusqu'à la social-démocratie, du pape romain jusqu'à Marx, autre pape.¹³

¹¹ *Le peuple socialiste de la Loire*, titre, 6.7.1889.

¹² *La voix du peuple*, CGT, 9.8.1908, 2.

¹³ *L'ennemi du peuple*, 1.8.1903, 1.

Le «faisceau» à quatre concocté par les blanquistes vers 1870-80, le prêtre, le noble, le banquier, le Juif relève du même genre d'amalgame comme instrument légitimé de méconnaissance activiste. À droite comme à gauche, on passe alors volontiers de l'amalgame à la preuve de l'alliance secrète – et revoici la pensée conspiratoire en marche:

Le but de ce livre est de démasquer l'ennemi, le *protestant*, allié au Juif et au franc-maçon contre le catholique, victime aujourd'hui de cette alliance diabolique. Les [trois] sectes veulent une guerre dans laquelle nous succomberons ou elles succomberont. Cette guerre nous l'acceptons. Et nous la ferons sans trêve ni merci.¹⁴

Ce passage d'un pamphlet catholique de la «Belle Époque» aurait ravi A. Leroy-Beaulieu confirmant sa théorie des doctrines de haine se légitimant les unes les autres par la «paranoïa» réciproque et par l'amalgame, présentant comme méritoire son absence de «nuances» et vertueux, son plan d'extermination. La représentation d'une sociomachie transhistorique trouve encore – et ce fait me semble génétiquement constant et probant – sa source dans l'apologétique chrétienne qui voyait l'action d'un seul agent mauvais, Satan, sous des métamorphoses apparentes – de la prétendue Réforme au menaçant socialisme. «Calvinisme, jansénisme, philosophisme, illuminisme (ajoutons libéralisme, internationalisme, socialisme, modernisme), tout cela *ne fait qu'un*, écrit Mgr Delassus paraphrasant du reste Joseph de Maistre, et ne doit être considéré que comme une seule secte qui a juré la destruction du christianisme.»¹⁵ [Je souligne.]

□ LE CLÉRICALISME, VOILÀ L'ENNEMI!

Quelques mots dans ce contexte et à titre d'illustration d'un monstre moral particulièrement hideux, d'un objet d'horreur et de dégoût, d'un dégoût sur lequel Freud n'aurait pas été en peine de développer ses théories, le monstre en soutane.

On connaît cette formule, lancée au parlement par Gambetta en 1877 et dont, douze, quinze ans plus tard, le succès demeure inusable dans la France radicale:

Je ne fais que traduire les sentiments intimes du peuple de France en disant du cléricalisme ce qu'en disait un jour mon ami Peyrat: le cléricalisme? Voilà l'ennemi! (*Acclamations et applaudissements prolongés à gauche*).¹⁶

«Parole plus vraie que jamais», approuve en 1889 la *Correspondance républicaine*,¹⁷ tandis que

¹⁴ Renauld, Ernest. *Le péril protestant*. Paris: Tolra, 1899, 1 et 11.

¹⁵ Delassus, Mgr Henri. *La conjuration antichrétienne. Le temple maçonnique*. Lille: Desclée, 1910, I, 67.

¹⁶ Gambetta, in *Journal Officiel*, 4.5.1877.

¹⁷ 4.3.1889, 1.

l'anticléricale *Lanterne* glose cette parole inlassablement: «Avec l'Église, il faut frapper fort, il faut frapper juste; il faut avoir l'esprit de suite et la fermeté persévérante.»¹⁸

Le récit anticléric, celui de la lutte séculaire mais qui va bientôt se conclure entre la religion et la science est une des grandes *sociomachies à deux «camps»* du XIX^e siècle, qui se narre et se re-narre et donne aux «hommes de progrès» un mandat de vie avec un ennemi à détester et à abattre:

Tant que l'esprit religieux a dominé le monde, la pensée est restée impuissante, et la Liberté a dû attendre que son heure sonnât. Aujourd'hui la superstition tend à disparaître... Le moment d'engager au nom du Progrès, de la Science et de la Raison, la lutte contre les exploiters de la crédulité humaine est arrivé. Au dogme, nous opposerons la logique et l'expérience. Au mystère, nous répondrons par le bon sens (...), à l'ignorance enfin dont les fauteurs de religion se sont fait la plus redoutable des armes, substituons l'instruction qui sera notre moyen d'affranchissement.¹⁹

«L'athéisme est la démolition de Dieu, usé sans cesse par la Raison, reculant devant la civilisation et le progrès...»²⁰ De fait, une immense propagande qui actionne les mêmes thèmes et le même arsenal argumentaire va des libres penseurs et radicaux aux socialistes de tous bords. Elle développe le récit des crimes et hontes de l'Église et montre les absurdités des dogmes et des dévotions. Vaste thématique où reviennent en vrac, de 1870 à 1914,²¹ la «vermine noire», les jésuites et leurs conspirations, les religieuses «hystériques», les «monstres en soutanes» et autres petits frères pédérastes qui «salissaient les mômes» (ils furent nombreux sous la Troisième République à comparaître en correctionnelle et aux assises), les «suggestions graveleuses» du confessionnal, les «affreuses indécences» des manuels de confesseurs (republiés *in extenso* par les librairies anticléricales, ils ont contribué à donner quelques idées sur la sexualité au lectorat populaire!), les «contes surannés» et parfois «dégoûtants» de la Bible, les monstruosité d'un Jéhovah rancunier et quinteux, le serpent qui «rampera sur le ventre» et Jonas dans le ventre de la Baleine, les dogmes «qui révoltent le plus élémentaire bon sens», les plaisanteries sur l'opération du Saint-Esprit et sur l'Immaculée Conception, l'absurdité des miracles des deux Testaments, les contradictions des Évangiles, les crimes des Papes, la Papesse Jeanne, César Borgia, l'Inquisition et ses bûchers, Torquemada, Marie Alacoque «érotomane» du Sacré Cœur, le Saint Prépuce, la Sainte Ampoule, la Sainte Robe d'Argenteuil, Lourdes, la Salette et autres mariophanies et impostures cléricales, la «foire aux reliques», la persécution séculaire des libres penseurs et des savants, Galilée, Étienne Dolet, le chevalier de

¹⁸ *La Lanterne*, 7.3.1889, 1.

¹⁹ *Libre pensée*, 4. 7. 1880, 1. Sociomachie manichéenne qui est la proposition-base de la propagande anticléricale: «Nous sommes pour les conquêtes de la Révolution contre tout retour en arrière. Nous sommes pour la Déclaration des droits de l'homme contre le *Syllabus*. Etc» *La France anticléricale*, 21. 2. 1892, 1.

²⁰ Tridon, Gustave. *Du molochisme juif. Études critiques et philosophiques*. Bruxelles: Maheu, 1884, xii.

²¹ La loi de 1881 supprime la loi de 1822 sur l'Outrage aux religions reconnues par l'État.

la Barre, Renan, Darwin, Francisco Ferrer, les anathèmes antidémocratiques du *Syllabus*, le coût du clergé concordataire, l'«atrophie mentale» procurée par les écoles congréganistes – vaste bric-à-brac cumulatif qui formait il y a un siècle une sorte de culture semi-érudite de très large diffusion.

Dans ce discours, la haine du prêtre éclate en des termes devenus surprenants de véhémence, des envolées qui sont de vrais appels au meurtre:

Le prêtre par la honte de son état, par la hideur infamante de son costume, vit en dehors de la loi commune, de la solidarité. Contre lui tout est permis, précise Laurent Tailhade, car la civilisation a un droit de légitime défense. Elle ne lui doit ni ménagement ni pitié. C'est le chien enragé que tout passant a le devoir d'abattre, de peur qu'il ne morde les hommes et n'infecte le troupeau.²²

Les satires féroces contre la prêtraille, contre les noirs, les ratichons, les calottins, les ensoutanés, les corbeaux, les cléricochons, les vaticanards, le phylloxera clérical remontent à des recettes médiévales sur les moines et les nonnes, leur succès populaire était garanti. Une série de romans et de compilations judiciaires narrait les «actes immondes» commis par les congréganistes, les «dégoûtants exploits» des satyres tonsurés – et de conclure ironiquement: «Mettez vos enfants chez les bons frères, ô naïfs badauds, livrez-les aux monstres de la congrégation, aux anormaux en soutane!»²³ Par milliers, les titres de la presse de gauche dénoncent les crimes du clergé:

UN VIOL COMMIS SUR UNE PETITE FILLE DE HUIT ANS
et dont une des conséquences a été
la communication
d'une maladie honteuse
à la victime²⁴

Que le monstre moral soit toujours aussi, en des temps prudes, obsédés et refoulés, un pervers sexuel, cela se confirmerait en montrant la perversité toujours connotée des autres monstres. Dans la propagande socialiste, le bourgeois par exemple est toujours un malade sexuel. Tout bourgeois est un débauché qui «exerce le droit du seigneur si reproché à l'Ancien régime»²⁵ sur les malheureuses filles du peuple, muées en «chair à plaisir» d'une classe lubrique et infâme. «Prenez la résolution de soustraire vos femmes et vos filles aux fantaisies lubriques des buveurs de sueur!»²⁶ Car la satiété a «émoussé ses désirs» et l'a porté vers les pires perversions. Il y a une

²² *La raison*, 21.12.1902.

²³ *Le libertaire*, 6.2.1904, 3.

²⁴ *L'anticlérical*, 24.8.1879, 1.

²⁵ Guesde, *Le citoyen*, 21.9.1881, 1.

²⁶ *Le salariat*, 13.10.1889, 1.

sorte de moralisme plébéien pétri de ressentiment qui, dénonçant les «orgies» bourgeoises et les «turpitudes» des riches, s'indigne de «l'absence de sens moral» de la classe dominante.²⁷ Mais dans ce contexte, on pouvait amèrement se réjouir au bout du compte d'une dégénérescence annoncée, d'une pourriture autant physique que morale de la classe ennemie qui annonçait sa défaite: «Le prurit de la noce et le virus syphilitique circulent dans leurs veines dès la naissance».

La religion et les prêtres complices de toutes les réactions, cela avait un nom dans le langage anticlérical, c'était «l'Église»: «L'Église n'enseigne que le mensonge, l'irréel et l'anti-scientifique et ne règne que par la soumission aveugle, l'ignorance, le fanatisme de la foule.»²⁸ Pour l'esprit positiviste, l'Église qui «méprise la science», promeut l'«oppression des esprits» et opprime la «liberté des consciences». Elle veut «cloîtrer la pensée dans le dogme», avait formulé Victor Hugo.²⁹ La politique de Rome systématiquement hostile à la fois à toutes les «découvertes» (du philologue Renan au naturaliste Darwin) et, d'un même mouvement, à toutes les aspirations démocratiques, a fait de son mieux pour alimenter cette thèse des hommes de progrès. «Les papes ne cessent d'anathémiser le progrès. En ceci, ils sont logiques.»³⁰ Pour le républicain, le *Syllabus* de Pie IX est l'adversaire déclaré de la Déclaration des droits, Rome et le «cléricalisme» ont déclaré la guerre à la République. Pour le laïque, l'Église a «lancé l'anathème contre la liberté de conscience, contre l'instruction laïque».³¹ Pour le révolutionnaire, la religion «enseigne la résignation» et protège les riches. Pour le ou la féministe, la religion «asservit» les femmes et il faudra lui «arracher» ces tristes victimes. Pour le médecin, la religion s'oppose aux progrès de «l'hygiène»: la canonisation en 1881 de Benoît Labre, saint particulièrement pouilleux et venu à la sainteté par la pouacrerie illustre ce point. Pour tous, dans ce front commun des progressistes, l'Église, voilà l'ennemi.

L'«Église», antagoniste du Progrès, est le refuge de «tout ce qui veut ramener le monde en arrière», – un tout auquel s'attachent une suite de mots récurrents: *superstition, ignorance, servitude, fanatisme, hypocrisie, barbarie, obscurantisme*. «Ses doctrines sont antisociales, antihumaines, elles ne reposent que sur l'asservissement de l'individu, la méconnaissance des instincts les plus naturels, l'étouffement de la conscience.»³² Ses défenseurs, dénommés les «cléricaux», «essayent d'arrêter le monde dans sa marche progressive, dans son évolution vers un état meilleur des choses».³³ Ainsi, l'«antithèse du progrès et de la foi illumine-t-elle les plus hauts sommets de l'histoire»³⁴. La science est la lumière, l'église représente «la nuit»: «La nuit

²⁷ Hamon, Augustin et Georges Bachot. *L'agonie d'une société*. Paris: Savine, 1889, 66.

²⁸ *Le libertaire*, 7.12.1902, 2.

²⁹ Assemblée législative, 15.1.1850.

³⁰ Benoît Malon, *Le nouveau Parti. Le Parti ouvrier*, Paris: Derveaux, 1882, vol. I, 34.

³¹ P. Foucher, *Le catéchisme républicain du libre penseur*. Paris: Bibl. anti-cléricale, 1881, 17.

³² *Le Libertaire*, 12.5.1900, 3.

³³ A. Mailleux, *Ainsi soit-il*, Charleville, 1889 (?), 9.

³⁴ G. Tridon, *Du molochisme juif. Études critiques et philosophiques*, Bruxelles: Maheu, 1884, xii.

tient à ses ordres 50.000 prêtres, 50.000 congréganistes, et à peu près 40.000 instituteurs car presque tous aujourd'hui obéissent à la sacristie», dénonçait le vieux révolutionnaire Auguste Blanqui – ce sont les blanquistes (dont la devise était *Ni Dieu ni maître*) qui furent le fer de lance de l'anticléricisme athée dans le mouvement ouvrier. La suppression de la religion devait être, selon eux, la première mesure révolutionnaire.³⁵

Il y avait deux façons de connaître et de se guider dans la vie, elles sont antinomiques: la foi (comprenez: l'ignorance et le fanatisme) et la science. Face à leur concurrence, chaque homme est tenu de choisir entre la raison et la déraison comme entre la liberté et l'esclavage – car la science «affranchit» alors que la religion «enchaîne». *Ou bien, ou bien*. «Quiconque croit à la science méprise les miracles».³⁶ «Qui est-ce qui voudrait renier les conquêtes de la science et de la philosophie, obtenues au prix des bûchers et des tortures, pour revenir aux siècles de superstitions et de ferveur, en perdant la liberté?» exclamait Proudhon.³⁷ «Ce qui est sûr, c'est qu'en matière de religion, tout homme qui ose s'abandonner à sa raison est invinciblement conduit à renier sa foi.»³⁸ La religion «choque la raison par des affirmations contraires à la vérité et ne répond point à la notion scientifique de l'univers».³⁹ «Ses dogmes sont en désaccord avec les découvertes de la science positive».⁴⁰ L'erreur ou la vérité, tel était le choix, mais aussi l'asservissement ou la liberté. La religion, c'est la pensée enchaînée, la science, la pensée libre. «Là où vous avez mis la foi, mettez la science. La paix sociale est là et aussi le *salut* collectif: rien ne fut plus religieux que cette phraséologie anti-religieuse – des esprits suspicieux ont relevé ce trait depuis toujours.»⁴¹

³⁵ *Critique sociale*, op. cit., I, 202.

³⁶ Sigismond Lacroix, *Le Radical*, 15.6.1889.

³⁷ *Le droit au travail et le droit de propriété*, Garnier, 1850, 17.

³⁸ *Ibid.*, 16.

³⁹ G. Renard, *Paroles d'avenir*, op.cit., 10.

⁴⁰ C. De Paepe, *La cravache* (anarchiste), 18. 5. 1907, 1.

⁴¹ *La religion laïque et universelle*, vol. 1889, 423.